



Confidences d'un Wallon « wallonnant » et « tiers-mondialiste »

COMMUNICATION DE LOUIS BAL
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 9 JUIN 1990

*Di zèls à mi gn-a pont d'astantche*¹.

Jean Guillaume

J'ai d'abord à expliquer les guillemets qui encadrent deux mots du titre, deux néologismes dont le second est de ma création. « Wallonnant », on s'en doute, est calqué sur « bretonnant » et signifie tout simplement « qui garde les traditions et les parlers wallons », tout esprit de tendance étant écarté. Pour une raison analogue, à « tiers-mondiste » qui fait référence à une idéologie déterminée, j'ai substitué « tiers-mondialiste », c'est-à-dire, dans ma pensée, ouvert au Tiers-Monde, intéressé par lui, le connaissant un peu, agissant en sa faveur.

Vous infliger, par le biais d'une communication, certaines de mes confidences, c'est sans doute outrecuidance de ma part, abus de votre bienveillance. J'ai longtemps hésité à le faire. Seule m'y a résolu la pensée qu'une relation d'expérience peut présenter quelque intérêt. Expérience strictement personnelle, dont je ne prétends tirer aucune conclusion générale et moins encore les prémisses d'une thèse.

Philologue jamais guéri d'une vocation rentrée d'agronome ou de forestier, je ne suis dans cette compagnie qu'un philologue par raccroc puisque j'y siège en qualité d'écrivain dialectal.

¹ « D'eux (les aïeux paysans) à moi, point de barrage. »

C'est cependant de mon expérience de philologue que je voudrais vous entretenir. Je suis dialectologue de formation, au travail dans le domaine wallon. Sur ce point, j'ai sans doute des explications à donner. Mon plus récent ouvrage porte le titre de *Africana Romanica*, il avait été précédé d'un volume de *Studia afro-romana*. Les communications que j'ai faites jusqu'à présent dans cette compagnie portaient sur le français en Afrique noire et sur le français comme outil de développement dans le Tiers-Monde. J'ai dirigé des travaux universitaires sur des sujets aussi divers que le créole haïtien, les mots romans dans plusieurs langues bantoues, le portugais des *musseques*² d'Angola, la littérature mozambicaine, etc. Si enfin je vous confie qu'à l'heure actuelle j'ai sur mon établi le tome III du *Dictionnaire de l'Ouest-Wallon*, des dossiers relatifs aux particularités lexicales du français en Belgique, œuvre collective que préside M. Joseph Hanse, mais aussi une monographie d'anthroponymie afro-romane (en collaboration), vous aurez le droit de vous étonner et sans doute de diagnostiquer chez moi un cas grave et chronique de dispersion intellectuelle.

Au retour de la guerre et de la captivité, j'avais repris modestement ma voie première —dialectologie et ethnographie wallonnes —, à laquelle j'avais adjoint, car j'enseignais la littérature française, deux sujets d'étude : l'œuvre de Charles Péguy et celle d'Henri Pourrai.

Appelé en 1956 à fonder une section de philologie romane à l'Université Lovanium de Léopoldville — la première section du genre en Afrique, une Afrique dont j'ignorais presque tout je me suis embarqué bourré de bonnes intentions et de projets. Un retour annuel de plus de deux mois nous étant garanti, j'en profiterais pour amasser en Europe, sur le terrain et dans les livres, les matériaux, la documentation sur mes sujets d'élection, que je traiterais, le reste de l'année, dans mon bureau d'Afrique. Il ne m'a pas fallu beaucoup de temps pour me sentir en porte-à-faux, non seulement à l'égard de mon enseignement et de mes étudiants mais aussi par rapport à mon nouveau milieu naturel et culturel. J'ai ressenti vivement le besoin d'une implantation, d'une incarnation en quelque sorte. Mais comment, par quel biais relier la philologie romane, spécialement la linguistique, l'Afrique noire, le monde bantou en particulier ? C'est là qu'un historien, feu Louis Jadin, m'a montré une première voie, celle de l'immense

² Voir note 13.

documentation historique relative à l'Afrique noire à partir du XVe siècle, rédigée, pour la zone qui m'intéressait, en latin et surtout dans des langues romanes, italien, espagnol, portugais : textes d'archives, relations de voyage, rapports de missionnaires, d'administrateurs, de trafiquants, etc.

J'ai ainsi été amené à publier des traductions françaises, pourvues d'un appareil critique, de documents historiques relatifs à l'ancien royaume du Congo. C'était là pure besogne de philologue de cabinet, mais au moins était-elle ancrée dans l'histoire et la vie du continent noir.

Chemin faisant, j'avais remarqué l'apparition fréquente de mots africains souvent lusitanisés et de mots romans, essentiellement portugais, sous des formes que j'avais considérées de prime abord comme altérées. Ici commençait à intervenir ma formation en linguistique historique et comparée et se révélait pour moi la nécessité d'acquérir au moins quelque initiation aux langues locales, principalement à leur système phonétique et morphosyntaxique. En fait, la reconstruction de l'indo-européen et celle du proto-bantou ne diffèrent pas par la méthode. Les faits que j'observais n'avaient rien d'insolite ; ce n'était que des exemples nouveaux de phénomènes que l'on commençait à bien connaître : interférences, emprunts, actions du substrat, du superstrat, de l'adstrat. Et les formes dites altérées n'étaient autre chose que des formes évoluées, restructurées. Évolution, restructuration qui ne se faisaient pas plus au hasard que ne s'est faite la transformation du latin post-classique en roman. Il s'agissait d'en dégager sinon les règles, du moins les tendances. Ce à quoi je me suis employé. La seule originalité résidait dans le fait que les langues historiquement en contact appartenaient à des familles très différentes et que les faits se produisaient dans ce qui était encore « terra incognita » pour les romanistes. D'où le programme d'études afro-romanes que j'ai présenté pour la première fois à Madrid en 1965. Depuis lors, ces études ont amplifié, le rameau le plus productif jusqu'à présent étant celui de la description du français en Afrique noire. Deux autres rameaux, très prometteurs, se sont formés : celui des études triangulaires afro-hispano-américaines de mon collègue et ami Germàn de Granda (on remarquera que ce triangle de l'interférence linguistique est aussi celui du trafic négrier) et, plus jeune, le rameau de l'afrolusitanistique que font croître en collaboration les universités de Rennes et de Leipzig.

Si ces phénomènes ont, certains, plusieurs siècles d'ancienneté, ils continuent à se manifester, tant du côté des langues importées que du côté des langues indigènes. Et c'est ici que les méthodes de la dialectologie et de la géographie linguistique retrouvent toute leur actualité, leur pertinence.

Jusqu'ici la démarche reste purement intellectuelle ; elle pourrait s'assimiler à ce qu'on appelle, dans les milieux de la coopération, un transfert de technologies, une extension de méthodes éprouvées dans la Romania traditionnelle à un secteur jusqu'alors ignoré ou négligé de la *Romania nova*. Mais cette démarche n'impliquait, à proprement parler, aucune prise d'attitude, aucun engagement à l'égard du Tiers-Monde.

Le déclic devait se produire vers la fin d'une journée de saison sèche, à une date dont je n'ai pas le souvenir. De la terrasse de mon habitation, qui dominait la vallée, j'observais un vieil homme — du moins, il me semblait tel — qui remontait péniblement la côte, chargé d'un faix de bois mort. Soudain, j'ai retrouvé en lui les traits de ma grand-mère, de marraine Pauline la bûcheronne, qui maintes années auparavant gravissait semblablement le *tiène dou Laury*³, le raidillon du bois proche de ma maison natale. Tout y était : la démarche lente et lourde sur la sente malaisée, l'effort qui courbait le corps, la fatigue visible. Tout, à deux détails près : l'Africain portait son fardeau sur la tête, ma grand-mère, sur l'épaule, lui allait pieds nus, elle en sabots.

Révélation soudaine. L'Afrique et au-delà, le Tiers-Monde une paysannerie de toute la profondeur du temps et de toute l'étendue de la terre. Sans doute, n'y a-t-il pas à gommer la diversité, à réduire les différences, à assimiler purement et simplement nos campagnes, même avant la mécanisation agricole, la brousse africaine, le *sertão*⁴ du Nord-Est brésilien. Sans doute y a-t-il ceux que chante Aimé Césaire, qui n'ont pas inventé la roue, et les autres, dont nous sommes, nous qui avons même mis au point dès le XIIe siècle le collier de travail — *èl gorja* — du cheval de trait. Mais reste sous cette diversité l'unité fondamentale d'une paysannerie essentielle, liée à la glèbe, au soleil, au vent, à la pluie, la même paysannerie anonyme, courbée, dure.

³ Toponyme de Jamioulx : wallon *tiène* « tertre, coteau, pente raide », *Laury* ou *Laury*, ancien français *larriz* « lande, terre inculte, tertre ».

⁴ Le portugais *sertão* désigne l'intérieur encore plus ou moins sauvage d'un pays, les forêts, la brousse loin des côtes.

Cette paysannerie dont je suis non pas issu —qui signifie « sorti » — mais sont je suis. Je suis, je reste enfant du village ou plus exactement du hameau, d'Ôdrimont, *Alderici Monteur*.

Avant la présente génération, il n'y avait au village, sauf pour les Postes, pas de Madame Bal ni de Monsieur Bal. Il y avait pour tous une Rosa, dite Ghislaine, fille du *grand Françwès*, planteur de tabac, abatteur de porcs, farceur et braconnier, et de Pauline *dou Bédot*⁵, éleveuse de chèvres, bûcheronne et cuiseuse de pain. Il y avait pour tous un Jules Bal d'Ôdrimont (pour le distinguer du Jules Bal du chemin de Nalines). Un Jules Bal, *èl gârçon Zirè*, le fils de Désiré, houilleur et métayer, et de Léonie dou *Tchin.ni*⁶, qui portait une fois la semaine au marché son plein *tchèna* (grand panier à une anse) de beurre, de « boulettes », de « maquée », d'œufs, de fruits.

Les gens du hameau ne possédaient ni bibliothèque ni collection d'œuvres d'art. Hubert Juin, dans sa *Célébration du grand-père*, écrivait « De tous ceux qui ont peuplé les hameaux, je suis le seul à savoir ce qu'est un livre, comment il est fait et comment on le lit ». J'exagérerais si je reprenais ces propos à mon compte mais il est vrai que les gens du hameau n'avaient guère de contacts avec la « planète Gutenberg ». Marraine Pauline avait appris sa *croûjète*, la « croisette de par Dieu », autrement dit son abécédaire ; elle lisait les gros caractères de son missel et signait. Mon *ratayon* (bisaïeul) *Gustin dou Taloni*⁷, bûcheron, tenait son carnet de travail en une *scripta* franco-wallonne qui ne devait pas grand-chose aux leçons du maître d'école. Quelques esprits avancés lisaient le journal, de pieuses femmes recevaient *La semaine d'Averbode*. J'ajouterai, dans le rayon de l'imprimé, *l'Almanach de Liège*, avec ses illustrations des travaux saisonniers, qui me ravissaient, et la brochure qui fit le plus rêver mes douze ans, le *Catalogue de la Manufacture d'Armes et de Cycles de Saint-Étienne*. L'oralité, l'oralité wallonne, s'entend, régnait partout, sauf à l'église et à l'école aux heures de classe.

J'ai parlé de l'absence d'œuvres d'art. Nos gens avaient pourtant des choses belles, auxquelles ils tenaient, mais dont la fonction n'était jamais d'être d'abord ou seulement belles : le crucifix et les chandeliers de cuivre, le « Grasset », le

⁵ Sobriquet le wallon *bédot* signifie « mouton ».

⁶ Sobriquet le wallon *tchin.ni* signifie « fabricant de chaînes ».

⁷ Sobriquet, dont le déterminant n'est pas élucidé de façon sûre.

quinquet... Choses belles aussi que corbeilles et paniers tressés d'osier brut ou pelé ou encore d'éclisses de coudrier — des *skinons*. Chose belle que le grand pot de terre de Bouffioulx, dans lequel on passait le café. Et ces meubles en fruitier, cette haute horloge. Et ces bordures de buis taillées de l'allée conduisant à la « gloriette » au fond du jardin, ces giroflées murets plantées à l'aspect du midi, ces murs chaulés, et tant d'autres choses encore, toutes marquées du travail, de la peine d'hommes et de femmes aux mains calleuses, au dos souvent prématurément courbé. Seules peut-être les fleurettes taillées au canif pour orner les sabots des femmes étaient de pures créations artistiques...

Ce n'est jamais sans un frémissement intime que je vois l'emblème de la faucille et du marteau. J'admire l'intuition de ceux qui l'ont découvert et j'abhorre d'autant plus les régimes qui en ont usé, abusé, mésusé pour conduire des peuples vers où vous savez. Cela me donne la même impression de sacrilège que le crucifix dans la main du Grand Inquisiteur.

La faucille, la sape, la faux, la machette, la serpe...

Le marteau, la cognée, le pic, la houe...

La faucille et le marteau, nos seules armoiries.

Rêverie romantique d'un retour mythique aux origines ? Illusions vaguement rousseauistes, écologistes d'un intellectuel vieillissant, en mal d'une Nature bain de jouvence ?

Non.

Non, car ces outils ou d'autres semblables, nous, c'est-à-dire les miens et moi-même, sans hiatus de génération, nous les avons maniés, ces travaux lents, lourds, répétitifs, nous les avons pratiqués, ces fardeaux, nous les avons portés. J'ai dit « les miens », je pense « les nôtres », les paysans d'ici et d'ailleurs, de toujours, le Tiers-Monde.

Il est des choses — et je le dis sans acrimonie, en toute sincérité — il est des choses que ne comprendront jamais celle ou celui qui n'ont jamais eu de bouse ou de terre sous les ongles.

« Homme à la bêche » — pour reprendre un titre de Pourrai — je me crois mieux à même de comprendre les « gens à la houe » du Tiers-Monde et, en même temps, — je vais peut-être vous scandaliser — moins enclin, moins prompt, à m'apitoyer sur leur sort, hormis, bien sûr, dans le cas des cataclysmes. La terre a

toujours été école de rudesse, de volonté têtue aussi. Quoi de plus tenace qu'un germe qui veut pointer si ce n'est l'espoir du paysan qui veut le faire croître ?

Dans une même vision, je rassemble toutes les porteuses d'eau, d'antan et d'aujourd'hui, celles qui reviennent de la rivière ou du marigot ou de la fontaine, celles qui portent la calebasse sur la tête ou sur l'épaule et celles qui accrochaient leurs deux seaux à ce porte-seaux qui, chez nous, s'appelle *goria* comme le collier de travail du cheval, et, dans un même mouvement, toutes les femmes et tous les hommes bêtes de somme : *baudèts dfosse* (littéralement « ânes de la mine »), ouvrières des charbonnages du Pays Noir, Boraines à la *hourde*⁸ qui inspirèrent Van Gogh, *botteresses*⁹ pourvoyeuses de nos marchés, *carregadores* (porteurs) des pistes africaines. Je réunis les repiqueuses de plantules de riz et les saisonniers flamands qui naguère sarclaient et « démariaient » les betteraves, les moissonneuses de sorgho à la faucille, les aoûterons de Stijn Streuvels qui couchaient le blé à la sape, les coupeurs de canne à sucre à la machette...

Je vois d'un même coup d'œil tous les hommes amputés dans leur corps pour n'être plus que des mains : *manœuvres*, *main d'œuvre*, pour n'être plus que des bras : les *braccianti*, les *braceros*¹⁰ pour n'être plus que des pieds : les *pennes*¹¹ des grandes *haciendas*. Oh, que la lexicologie comparée est implacable ! De quelle symbolique scandaleuse pour le chrétien se revêt l'image des *braccianti* de Giovanni Verga, accroupis contre le mur de l'église, attendant qu'il *signor padrone* vienne les quérir, faire son choix...

Je vois tous les hommes dépouillés de leur humanité pour n'être plus enregistrés, comptabilisés que comme « pièces de bois d'ébène ». J'entends le Roi Très Chrétien lançant ses caravelles à la conquête « des âmes et des épices ». L'enveloppe charnelle des âmes peut se vider de scorbut et de dysenterie, l'âme étant de toute façon sauvée par la grâce du baptême ; les épices, elles, doivent arriver au port, saines et sauves, saveur garantie, pour renflouer le trésor royal. Île de Gorée : soleil couchant sur océan clapotant, contemplés entre les barreaux de la

⁸ Le borain *hourde* désigne un sac façonné en capuchon et dans lequel on chargeait le charbon glané sur les terrils.

⁹ En orthographe wallonne, *boterèsse* ou *botrèsse* « hotteuse, femme qui porte la hotte ».

¹⁰ L'italien *bracciante*, l'espagnol *bracero*, comme aussi le portugais *braceiro*, désignent le manœuvre, le journalier.

¹¹ L'espagnol *pëon* (dont le correspondant en ancien français est *pëon*, devenu *pion*), « qui va à pied » a plusieurs sens, dont ceux de « manœuvre, homme de peine ».

captivité. Enfermement devant l'infini d'un horizon libre. Qui dira jamais les désespoirs secrets ou hurlants de ces cœurs en bois d'ébène ?

Ainsi vais-je à travers l'aridité des registres, des archives, des relations, de l'histoire si peu loquace au sujet des « petits », pour tenter de déchiffrer le palimpseste de la paysannerie. Mais je fouille aussi dans la matière vive de mes propres souvenirs, des choses vues, entendues, vécues.

J'ai le privilège d'avoir deux mémoires : une mémoire immédiate, proche, brute, d'expérience, incrustée comme des cals parfois douloureux, dans mes vertèbres, mes articulations, mes muscles, mes mains ; une mémoire de vacher, de bûcheron, de moissonneur, de captif, de camarade.

Et puis une mémoire profonde, lointaine, cellulaire, une mémoire de saumon remontant courants et barrages jusqu'à la frayère, une mémoire sourcière collée à la roche calcaire pour y déceler le bruissement des eaux souterraines irriguant mes gènes.

Ainsi vais-je reconstruisant un Tiers-Monde global, du nord et du sud, du présent et du passé, de nos hameaux et des lointains *quilombos*¹² amazoniens, des traditionnels villages de cases et des modernes cités-bidonvilles, *favelas*, *musseques*¹³, de mon Ôdrimont natal à la *Bahia de todos os santos (e de todos os pecados)*¹⁴, chère à Jorge Amado.

Tous ces paysans, avec ou sans terre, attachés ou arrachés à la terre, parlaient, parlent. Les uns, les enracinés, gardent jusqu'à nos jours ou ont gardé jusqu'à une date récente, comme moyen exclusif de communication quotidienne, leurs parlers traditionnels, locaux, régionaux, généralement non légitimés par les pouvoirs en place et que, pour cette raison, on n'appelle pas des langues. D'autres, déracinés, vagants, immigrants, à la recherche de quoi survivre, ont dû se doter de moyens de communiquer avec des groupes humains qui exhibaient une supériorité économique, militaire, technique. À l'économie des comptoirs côtiers, des transactions purement commerciales correspondent les parlers dits pidgins. L'économie de plantation, fondée au départ sur l'esclavage et le mélange ethnique,

¹² Le portugais du Brésil *quilombo*, d'origine bantoue, désigne une réunion ou un refuge d'esclaves nègres marrons.

¹³ *Favelas* (Brésil), *musseques* ou *muceques* (Angola) : « quartiers marginaux des grandes villes, bidonvilles ».

¹⁴ « Baie de tous les saints (et de tous les péchés). »

a suscité les parlers dits créoles. La colonisation et le néo-colonialisme de l'époque contemporaine ont mis en contact des langues et des cultures de puissance et de prestige inégaux. De là résultent les interférences linguistiques, telles qu'on les observe, par exemple, en Afrique noire. De là aussi le bricolage de moyens approximatifs de communication lorsque la nécessité et l'urgence de celle-ci dépassent de loin les possibilités d'apprentissage : ainsi sont nés le *français-tiraillou*, le petit-nègre, le *pretoguês*¹⁵ de Luanda. Parfois se forme à partir de là une langue véhiculaire, comme le français populaire ivoirien.

Bref, il s'agit de toute cette variété, cette mosaïque de parlers de toutes origines, de toutes fonctions, que d'honnêtes auteurs français des siècles précédents dénommaient couramment, selon les latitudes et les continents, par des formules aussi synthétiques que symétriques et sans appel : « les patois des sauvages, les patois des Nègres, les patois des paysans ». Le bon philologue J. Marouzeau définissait le mot « patois » (qui, soit dit par parenthèse, est une spécificité française, n'ayant d'équivalent exact dans aucune autre langue européenne que je connaisse) en ces termes : « On désigne d'ordinaire de ce nom des parlers locaux employés par une population de civilisation inférieure à celle que représente la langue commune environnante. »

Je vous le disais : les sauvages, les Nègres, les paysans...

Je n'ai pas déserté la dialectologie en joignant à mes descriptions du wallon occidental des études, par exemple, sur le créole de Casamance, le portugais populaire d'Angola ou le français du marché de Treichville (Abidjan).

Vous dirais-je en terminant que, si paradoxal que cela puisse paraître, c'est par le Tiers-Monde par mon « tiers-mondialisme », que j'en suis venu à une francophonie militante ?

Le destin de toutes les langues, parcelles du patrimoine culturel mondial, me concerne. Le destin de toutes les langues m'intéresse autant. Linguiste, je ne reconnais au français aucune supériorité intrinsèque, aucune précellence. Cela n'affecte en rien mon admiration pour l'inestimable trésor de la littérature française. Défendre le français pour le français ne pourrait me mouvoir que par un réflexe d'autodéfense, parce que le français est la langue prédominante de ma

¹⁵ *Pretoguês* (par croisement entre *preto* « nègre » et *português* « portugais »), nom donné par dérision à une sorte de petit-nègre portugais.

formation intellectuelle et esthétique, la langue de communication que j'utilise le plus fréquemment. Entendons-nous : je parle de défense de la langue. La défense des usagers du français, de leurs droits, de leurs intérêts est une autre question.

Un réflexe d'autodéfense, légitime certes, n'aurait pu à lui seul m'engager dans une francophonie militante, surtout s'il s'agissait d'une défense puriste, frileuse.

Mais il se fait que le français, à la suite d'événements historiques bien connus, dont nous n'avons pas toujours lieu d'être fiers, s'est créé un espace d'intercommunication englobant une grande partie du Tiers-Monde. Pour moi, la vraie, la seule justification humaine d'une promotion de la francophonie consiste dans l'aménagement de cet espace linguistique en un espace de solidarité.

« Solidarité par le français pour le développement », tel était le thème d'un colloque du C.I.L.F. et tel est mon credo. Le français se trouve en situation de fonctionner comme instrument de coopération, comme véhicule transculturel, comme outil de développement, comme facteur de convivialité. C'est à la fois sa chance et sa mission. Il doit y répondre.

Mais il n'y aura de telle francophonie solidaire et libératrice que si elle sert à guérir les enfants de la brousse au ventre gonflé de kwashiorkor, que si elle aide à raccourcir les chemins de la porteuse d'eau, si photogénique avec la calèche sur la tête, mais éreintée, que si elle respecte les gens de partout, avec leurs langues et leurs cultures propres. Une francophonie d'alliance, servante des peuples.

Utopie mobilisatrice ? Illusions ?

Illusions sans doute, surtout au train où roulent maintenant les choses ! Et puis a-t-on jamais vu que l'on se souciât beaucoup du pot de terre ?

Laissez-moi rêver !

Les forestiers distinguent les essences d'ombre — telles le hêtre —, qui étouffent toute végétation dans le pourtour de leur ramure, et les essences de lumière — telles le bouleau —, qui laissent croître fougères, cépées, arbustes autour d'elles.

Je rêve d'une francophonie plantée en essences de lumière.

Copyright © 1990 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Louis Bal, *Confidences d'un Wallon « wallonnant » et « tiers-mondialiste »* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1990. Disponible sur :
< www.arllfb.be >